

Pas la peine de pleurer,  
personne ne te regarde...

36, rue de Seine  
75006 Paris-FR  
T.+33(0)1 46 34 61 07  
F.+33(0)1 43 25 18 80  
www.galerie-vallois.com  
info@galerie-vallois.com

Pilar Albarracín <sup>ES</sup>  
Gilles Barbier <sup>FR</sup>  
Julien Berthier <sup>FR</sup>  
Julien Bismuth <sup>FR</sup>  
Alain Bublex <sup>FR</sup>  
Massimo Furlan <sup>CH</sup>  
Taro Izumi <sup>JP</sup>  
Alain Jacquet <sup>FR</sup>  
Richard Jackson <sup>US</sup>  
Adam Janes <sup>US</sup>  
Jean-Yves Jouannais <sup>FR</sup>  
Martin Kersels <sup>US</sup>  
Paul Kos <sup>US</sup>  
Paul McCarthy <sup>US</sup>  
Jeff Mills <sup>US</sup>  
Arnold Odermatt <sup>CH</sup>  
Henrique Oliveira <sup>BR</sup>  
Niki de Saint Phalle <sup>FR</sup>  
Pierre Seinturier <sup>FR</sup>  
Jean Tinguely <sup>CH</sup>  
Keith Tyson <sup>GB</sup>  
Jacques Villeglé <sup>FR</sup>  
Olav Westphalen <sup>DE</sup>  
Winshluss <sup>FR</sup>  
Virginie Yassef <sup>FR</sup>

Le sujet qui l'intéresse de plus en plus, dit-il, c'est l'amour. On n'est pas sûr de ne pas avoir entendu « la mort ». Il précise : le couple. La vie domestique, celle qui commence souvent chez Ikea pour les classes moyennes. Et y finit parfois, comme en témoigne cette vision post-apocalyptique d'un magasin de la chaîne suédoise englouti sous une jungle *fantasy*, le parking devenu cimetière de voitures. Vision de défaite, certes, mais aussi de renaissance indécise, couleurs pastels tendres, composition semblable au *Pèlerinage à l'île de Cythère* de Watteau, mais qui aurait été traitée par un peintre chinois du siècle précédent.



Pour sa troisième exposition personnelle à la galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, Vincent Paronnaud alias Winshluss, bien connu des amateurs de BD pour une poignée de livres cultes et un prix du meilleur album à Angoulême (*Pinocchio*, 2008), se penche sur l'ambivalence amoureuse. Cette dualité s'incarne dans un motif déjà ancien de son œuvre, qu'il aime citer : ce sont les deux poings de Robert Mitchum dans le film *la Nuit du chasseur* de Charles Laughton, portant l'un le mot « Love », l'autre « Hate ». Winshluss choisit d'habitude de ne reproduire que le poing « Love », en dessin ou en sculpture, séparé du corps, comme une mutilation. Cette fois, il nous offre les deux mains, ce qui est peut-être pire, collées sur leur rambarde à l'échelle 1:1, en résine pâle comme un fantôme 3D, installées à hauteur de regard du visiteur. Ces poings coupés ont ailleurs pour écho quatre peintures représentant des doigts castrés entourés d'insectes, peut-être le signe d'une frustration sexuelle si l'on se rappelle l'usage freudien que faisait Buñuel des mains dans *Un chien andalou*... Petits phallus qui se promènent tout seuls, mais encore prêts à frapper. Parfois il ne reste plus que la forme des doigts, plus que les trous où les glisser : ainsi de la canette de bière froissée *Next*, ou du poing américain marqué lui aussi « Amour » et qui s'intitule joliment *Dans ta gueule mon amour*. Comme quoi le vide appelle le plein.

Les matériaux et la manière choisis pour exprimer cette ambiguïté renvoient à l'univers des « calaveras » mexicaines, offrandes en forme de crâne humain dont il existe des versions en sucre, vision festive de l'au-delà, voire fertile puisque la calavera est supposée nourrir le défunt. Chez Winshluss, ce sera non pas du sucre mais de la céramique ou de la porcelaine, avec les mêmes fleurs que sur les calaveras, mais tombées aux pieds de l'objet, formant une sorte de couronne d'où jaillit le crâne ou le poing. Variations sur l'esthétique du tatouage et de la « gloire ». La mort, ou l'amour donc, c'est le grand lot commun, la vanité. Winshluss parle parfois de médiocrité de la vie : même quand on croit avoir réussi, on a d'une certaine façon raté. Mais peut-être alors cette conscience du ratage est-elle un degré supérieur de réussite... De toutes façons, il y a toujours résurrection, rédemption, fût-ce crucifié sur un bout de bois Ikea.

C'est un peu le triomphe de la mort, à condition d'accepter le double sens du génitif, objectif et subjectif. La mort triomphe, comme dans *The man who killed the sun*, réjouissante fausse affiche de ciné, mais c'est aussi un triomphe sur la mort : après tout, l'artiste (qui s'est représenté en warrior) est plus vif que le soleil. Une fois le feu volé, il le met au cul des personnages du diorama le *Déjeuner sous l'herbe* d'après Manet, ce qui nous ramène au couple, sauf que c'est un trio : *L'Éternel mari* de Dostoïevski relu par René Girard ? On n'est plus sur l'herbe mais sous l'herbe (on voit les racines, pas les pissenlits), et on est surtout après le déjeuner : les présumés du tableau de Manet sont mis à jour (prostitution, argent) et la femme du tableau, qui est la seule de cette exposition, est armée. Elle a même déjà réglé leur compte aux deux hommes. On verrait volontiers, dans cette (demi-)victoire, la clé féministe des danses macabres winshlussiennes.

Éric Loret



29 mai

11 juillet  
2015

## VERNISSAGE

jeudi 28 mai  
à partir de 18h

**CHOICES PARIS**  
**COLLECTORS WEEK-END**  
29-31/05

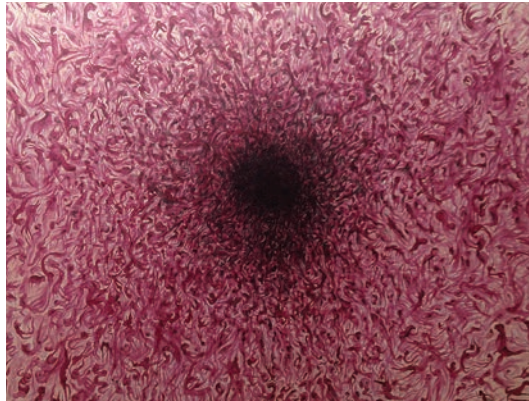


## Abrakan (naissance)

36, rue de Seine  
75006 Paris-FR  
T.+33(0)1 46 34 61 07  
F.+33(0)1 43 25 18 80  
www.galerie-vallois.com  
info@galerie-vallois.com

Pilar Albarracín <sup>ES</sup>  
Gilles Barbier <sup>FR</sup>  
Julien Berthier <sup>FR</sup>  
Julien Bismuth <sup>FR</sup>  
Alain Bublex <sup>FR</sup>  
Massimo Furlan <sup>CH</sup>  
Taro Izumi <sup>JP</sup>  
Alain Jacquet <sup>FR</sup>  
Richard Jackson <sup>US</sup>  
Adam Janes <sup>US</sup>  
Jean-Yves Jouannais <sup>FR</sup>  
Martin Kersels <sup>US</sup>  
Paul Kos <sup>US</sup>  
Paul McCarthy <sup>US</sup>  
Jeff Mills <sup>US</sup>  
Arnold Odermatt <sup>CH</sup>  
Henrique Oliveira <sup>BR</sup>  
Niki de Saint Phalle <sup>FR</sup>  
Pierre Seinturier <sup>FR</sup>  
Jean Tinguely <sup>CH</sup>  
Keith Tyson <sup>GB</sup>  
Jacques Villeglé <sup>FR</sup>  
Olav Westphalen <sup>DE</sup>  
Winshluss <sup>FR</sup>  
Virginie Yassef <sup>FR</sup>

## Précipice persan



C'est un terrain glissant, « Abrakan ». Ce qu'il faudrait d'abord, c'est assurer ses arrières pour ne pas être aspiré tout de suite par ces grands maelströms qui tourbillonnent vers le fond des tableaux. Et puis veiller à ne pas être trop vite happé par le grand récit que le duo Peybak lance avec cette série. Le titre et le sous-titre se donnent des airs de gothic fantasy interminable avec les points de suspension qui préviennent bien qu'on n'est pas près d'en voir le bout. « *Quelque part, sur les terres abrakiennes, par-delà le ciel, le chaos vient après la création...* ». Le ton est éloquent et audacieux : on ne lit plus dans l'art de formules aussi trépidantes et un rien grandiloquentes. On en entend à la télé, au générique de quelques séries. Ces amorces font aussi le bonheur des geeks quand ils se lancent dans un jeu de rôle sur leur console. Ce qui dit déjà ceci sur le travail de Peybak : qu'il a tout l'air addictif.

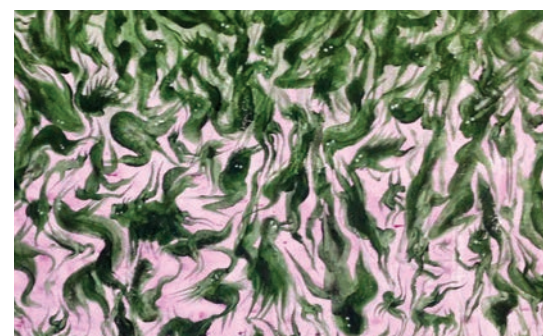
Babak Alebrahim Dehkordi et Peyman Barabadi sont deux jeunes artistes iraniens (ils ont trente ans), diplômés d'une école d'art de Téhéran (où ils se sont rencontrés dans les cours de peinture en 2000), quasiment inconnus en Europe (ils exposent toutefois en ce moment à Reims, dans les caves du domaine Pommery). Quand on leur demande qui nourrit leur travail, à quelle source artistique ils s'abreuvent, ils répondent qu'ils ont été « influencés par des poètes iraniens, par des histoires », et ajoutent qu'ils n'ont « aucune référence ». Au passage, on réfrènera donc cette autre tentation, celle d'y aller de notre bagage culturel d'où on sortirait, pour l'occasion, les foules bigarrées de James Ensor, l'humanité pittoresque de Jérôme Bosch, voire Claudio Parmiggiani et sa crypte marquée d'empreinte de mains rouges, laquelle nous inciterait à pousser jusqu'à Edgar Allan Poe et sa « Descente dans le Maelström ». D'ailleurs, c'est trop tard, on y est, on y va.

Les toiles présentées à la galerie Vallois sont une première pierre posée à l'édification d'Abrakan, un monde imaginaire en forme pour l'heure de marmite bouillonnante où croûlent et cuisent une nuée de silhouettes souples et difformes.

Le creuset semble avoir un double-fond : on entr'aperçoit dans certaines toiles un pan de ciel bleu, un débouché en tout cas et on verra vers quoi plus tard puisque le projet « Abrakan » est appelé à s'étoffer. Les prémices en ont été jetées, non pas dans des peintures, mais dans des films d'animation qui firent l'objet de projection dans l'espace d'exposition. Des créatures minuscules grouillaient sur plusieurs écrans et se montrent aujourd'hui encore, sur toiles, sur plaques de métal voire sur des boîtes d'allumettes, tout aussi agitées et intenables. Qui sont-elles ? La question se pose puisque les deux artistes se risquent parfois à un accrochage en forme de recensement, ou plus trivialement, de trombinoscope. Affichés un par un, les membres d'Abrakan saturèrent alors les murs de l'espace d'exposition. En outre, le duo Peybak se réjouit qu'« aucune n'est tout à fait semblable à une autre. Vous ne pouvez pas, dit-il, en trouver deux qui soient exactement les mêmes ».

Mais, dans les peintures, force est de reconnaître que cette foule de créatures fait corps, un seul corps. Toutes s'agglomèrent dans une nuée compacte et mouvante, entraînée dans des tourbillons lumineux. Le processus de travail commence d'ailleurs par le choix de la couleur. Sans être strictement monochromes, les toiles se tiennent chacune dans une palette restreinte, rougeoyante, fuligineuse, bleutée, ocre ou verdâtre. Ces tonalités sont celles de la fin ou du début du jour. Encore une fois, dans l'histoire que se racontent les artistes, ces toiles dépeignent l'invention d'un monde. Nul besoin de s'attarder sur l'allure biologique (on veut dire spermatozoïdale) de leurs personnages. En revanche, on peut insister sur ce qui est en train de prendre forme dans ces toiles. « Abrakan », certes, mais au-delà, c'est une image de la peinture elle-même, en train de se faire. Les homoncules effervescents qui grouillent sur les toiles ne sont, de loin, rien d'autre que des touches de pinceaux couvrant le plan du tableau, travaillant à l'animer, à le remplir, à l'enflammer. « Abrakan » devient dès lors le terre-plein de la peinture, entre « création » et « chaos ». « Abrakan » est, au fond, un précipice et un précipité pictural.

Judicaël Lavrador



29 mai

—

11 juillet  
2015

/

## FOIRE

## ART BASEL

18-21/06  
Stand J8

/

## EXPOSITIONS À VENIR

## ALAIN JACQUET

Des Images d'Épinal  
aux Camouflages  
(1962-1963)  
07/09 - 11/10

## HENRIQUE OLIVEIRA

16/10 - 28.11